

georges appaix



ou comment parvenir à ses fins

www.laliseuse.org

J'arrête!

Alors j'arrête?

Il vaut mieux que j'arrête

Que je m'arrête...

Je vais me taire me taire

Je vais cesser de me manifester...

*De continuelles interventions m'abstenir,
disait Henri Michaux!*

Même si...

Je n'ai pas fait tant que ça!

Je commence ce texte et déjà la contradiction!

Alors que je n'ai rien dit encore de ce qui m'amène, ce qui m'amène à l'écrire!

Passons sur cette contradiction, ce ne sera sûrement pas la dernière, souhaitons-la fructueuse plutôt!

Je disais j'arrête, alors que je n'ai vraiment pas la sensation d'un aboutissement, d'une complétude, d'une satisfaction encore moins, concernant ce travail. Pas assez clair la plupart du temps, pas clair, mal énoncé et surtout s'arrêtant à mi-chemin, ni fait ni à faire! De petites choses, des fils à tirer et qui valaient la peine de l'être, tirés, mais...

C'est mieux, allez, c'est mieux, se taire pour de bon!

Se taire vraiment, faire l'idiot ou l'homme tranquille, aller marcher au milieu des arbres, sentir et regarder, c'est mieux, c'est sûr!...

....

Il est vrai que

Il est certain que je savais depuis le début, je sentais bien...

J'avais bien senti et ça revenait régulièrement, périodiquement, assez souvent, j'avais bien senti que je n'avais peut-être pas, comment dire, les moyens de mes ambitions, oui!

Je vais me taire! Je me répète, je sais, mais je n'y peux rien, c'est dans ma tête, ça fonctionne comme ça, ça tourne, ça tourne!

Des petites valse et puis des cassures, des syncopes, des heurts, des espaces, vides, et puis des zones grises et puis une petite valse à nouveau...

...

Envisager...

Entrevoir quelque chose d'attirant, de satisfaisant, quelque chose, des idées, des idées nouvelles et néanmoins familières, des mots que l'on s'étonnera de n'avoir pas encore écrits mais dont on sent bien aussi qu'ils nous dépassent, un peu (mais c'est beaucoup), d'un côté ou de l'autre de notre pensée, qu'on n'a pas tout à fait la carrure pour les endosser...

J'arrête?

Dites-moi d'arrêter si vous jugez que ça vaut mieux...

...

Une petite partie en treize avec des gens de bonne compagnie, un gueuleton, une bouteille de vin devant la mer...

Aller voir un film intelligent?

Marcher!

Marcher est risqué, les idées peuvent revenir inopinément (joli mot *inopinément!*), inopinément les contours d'une idée peuvent se glisser dans la marche et ça recommence, cette excitation, une énergie, une présence, une couleur indéfinissable et... finie l'impossibilité, l'inhibition, la peur, prêt à nouveau à se frotter à la difficulté, à s'accorder un nouveau petit crédit à soi-même, même sans garanties: pas vraiment solvable le type, légèrement débiteur mais débiteur quand même!

Et ça recommence...

Pourquoi tu ne fais pas ça?

Pourquoi ne travaillerais-tu pas sur ça?

Tu as ton idée, tu as sûrement des choses à dire, pertinentes, personnelles, drôles peut-être, sur la question!

Tu pourrais...

Apporter de l'eau au moulin de

Aider à

Contribuer aux avancées en matière de

Révolutionner... quand même pas!

Mais non!

Je ne peux pas, je ne me satisfais pas de ce que je pense, je ne me satisfais pas de ce que je suis, je ne suis pas tout à fait capable de ce que je voudrais faire, je ne suis pas ce que je suis au fond, je veux dire - vous l'avez certainement bien entendu -, je ne suis pas du verbe suivre ce que je suis du verbe être, ou inversement: je me regarde ne pas faire ce que je devrais faire ou tout au moins tenter de faire, je me constate inapte et, ce qui est encore pire, apte à constater cette inaptitude!!!

Penser qu'au fond, tout ça ne dépend sans doute que d'une situation, d'un état de fait dans mon cerveau, d'un nombre de connexions ou peut-être, je ne sais pas, de la rapidité avec laquelle celles-ci, les connexions, se font ou... pas?

Penser ça et faire avec!

Faire avec ou ne pas faire, justement!

Arrêter, mettre un terme, cesser, clore le chapitre, finir, tirer un trait, siffler la fin, mettre un point final, conclure, signer ou pas, jeter le gant, passer la main, le relais, l'éponge, se coucher, s'allonger, céder, abandonner, renoncer...

Renoncer?

Pas facile!

Non! mais... arrêter, un point de suspension interminable ou un point d'orgue, ou la touche pause, ne plus faire mais être là.

Grossir!
S'épaissir si possible et résister mieux aux intempéries!

Cette dernière phrase m'étonne,
Je m'étonne, oui, de cette dernière phrase, elle est là, je dirais, *contre toute attente!*

Oui, *contre toute attente*, un contre-pied, une surprise que je me fais à moi-même.
Alors que j'ai toujours plutôt fréquenté la légèreté, assidûment, même malgré moi mais le plus souvent par goût quand même,... plutôt la légèreté!

Ah! voilà! le mot est lâché, ça devait arriver!

2

La Légèreté

La Légèreté

La Légèreté

Insoutenable la légèreté?

*... légère et court vêtue elle allait à grands pas
ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
cotillon simple et souliers plats...*

Légèreté pour légèrement, à peine, délicatesse, agilité, souplesse, finesse, sans appuyer, sans insister, du bout des doigts, à mots couverts... ou légèreté pour inconstance, irréflexion, désinvolture, frivolité, insouciance, caprice, enfantillage?

Sans hésiter la première version, la première acception! (toujours peur que les mots un peu savants comme le précédent me punissent de mon impertinence à les utiliser!).

Une légèreté qui ne s'opposerait pas à la gravité mais à la lourdeur! Un refus de la pesanteur mais dans un corps ancré au sol, dense et planté dans le sol mais libre de ses mouvements?!

Tiens, parlons-en du corps!

Prenons le temps!

D'ailleurs, le corps c'est du temps, du temps accumulé: traverser le temps avec son corps, le mille-feuilles des instants! Tu passes à travers et les instants du temps t'éclaboussent, plus ou moins, et te transforment, plus ou moins, même si tu passes sans arrêt par les mêmes endroits,

comme sur le terrain (de foot).

Bon j'arrête - d'écrire je veux dire - j'arrête d'écrire aussi!

Je repense au mot légèreté, pardonnez-moi d'y revenir, d'insister: je repense à ce mot... à ce qu'il évoque.

C'est quand même beaucoup, beaucoup de sens, et différents les sens, du positif au négatif et retour, en passant par l'anodin... Un mot qui se retourne comme une crêpe selon l'utilisation qu'on en fait, ce qu'on veut lui faire dire!

C'est un inconvénient sans doute mais c'est aussi très beau, comme certains objets qui se transforment avec la lumière, ou selon l'angle sous lequel on les regarde, ou encore avec la température...

....

Oui! Décidément... j'aime le mot légèreté, même si...
Même s'il n'est pas toujours forcément de la plus grande utilité pour ce qui est de nos vies, pas assez souvent à mon goût, mais pas très souvent, de fait, il faudrait le reconnaître, nos vies ne sont pas légères, pas assez je crois....

J'arrête avec la légèreté! Il est temps de grossir, de peser, d'écraser, de se tasser!

Minéral, granitique, imposant!

Imposant quoi? À qui?

Oui tasse-toi!

Tasse-toi et tais-toi!

Tais-toi et éteins-toi

Éteins-toi et étends-toi et... arrête!

Et puis tout ça est tellement...

Tout ça disparaît à peine apparu! C'est fort, c'est beau mais c'est insupportable!

Je veux dire que ce qui est fort, ce qui est beau, c'est justement le fait que ces choses disparaissent à peine apparues!

Il ne s'agit pas de ces choses en elles-mêmes bien sûr, qui sont ce qu'elles sont et qui brillent, le plus souvent, par l'absence de ce qu'elles pourraient être!

Des résultats, ce qu'on montre, qui la plupart du temps ne valent pas à nos yeux les étapes de travail qui les ont précédés.

On travaille, des images apparaissent, des sons, des mouvements, des couleurs, des rythmes, des énigmes apparaissent qui nous attirent, jusqu'à avoir envie de les arrêter, de les fixer (pour autant que cela se puisse...). On se penche sur ces instants ou ces durées, on essaie de faire

mieux, plus précis, plus clair, plus drôle, plus mystérieux : plus tendu,
plus court ou plus long, plus simple, et
Et ce qui reste et sera montré, souvent... souvent déçoit un peu.
Je dis on mais je devrais dire moi!
Oui, souvent déçu!
Déception chronique, intrinsèque, endémique, fatidique?

C'est un monde qu'on ne soit pas capable de s'arrêter un peu, de regarder
un détail du paysage, d'essayer d'écouter son propre cœur battre, ou le
mouvement de sa montre : pas seulement un arrêt au stand! Rester au
bord de la route ou à l'extérieur du TGV quand il passe, réfléchir, à tout,
à rien, se fondre dans la totalité du monde et envisager sa propre mort
ou les minutes qui ont précédé notre naissance....
Même pas faire un flipper!!!
Ou alors sans appuyer sur les boutons!
Simplement suivre le trajet rebondissant de la bille et apprécier
distraitement les éclats de lumière et de son qui ponctuent cette pente
douce.

.....
Et l'amour?

Je mélange tout, c'est vrai, cernons la question!
Le travail.

Bien sûr il s'agit de travail!
Faire.

Partir d'une petite pépite de désir, d'une intuition, et trouver l'énergie,
les énergies nécessaires au transport de ce désir, de cette intuition d'un
endroit à un autre, vers une forme qui permette de le partager avec
autrui.
Autrui! Autrui est un de ces mots qui peuvent se détacher de leur sens
pour n'être que des sons, se confondre avec leur son, au... trui...!
On le prononce et il pourrait nous perdre loin du fil de nos idées!

Je parlais de flipper, pas le dauphin le jeu, mais dieu m'est témoin...
non, plutôt certains copains de lycée, tout ce qu'il y a de plus séculier,
certains amis anciens peuvent témoigner, eux, de mon goût pour le
flipper, c'est indéniable, et aussi, surtout, de mon penchant pour le baby-
foot! Penchant ou inclination?
Au baby-foot, non plus, je n'étais vraiment pas à la hauteur de mes
ambitions mais quelle joie! quelle joie!
Un jeu, pourtant, tout ce qu'il y a de paradoxal : le foot mais avec les
mains! Et ce même plaisir pour une cuillère réussie, bien claquée et qui
gifle la balle dans le but que pour une belle frappe dans le gras du ballon,

quand le corps est dans le bon équilibre, planté dans le sol et léger
comme une plume!
Skoblar!
Vous connaissez? Josip Skoblar, merveilleux footballeur que j'admire au
vingtième siècle et à l'Olympique de Marseille, élégant et clairvoyant!

Et, pour en revenir au baby-foot, cette recherche quasi chorégraphique
de l'enchaînement, du passage d'une ligne à l'autre, le vertical et
l'horizontal!

Bon! J'arrête aussi la nostalgie sportive!

J'ai oublié le travail avec tout ça!
J'ai aussi oublié l'amour mais parlons plutôt du travail, plus simple sans
doute!

Le travail, il faut le faire.
Il faut le trouver d'abord, le situer, et ça c'est peut-être le plus
compliqué! Élire un travail à faire parmi une infinité de possibles, ça,
ça n'est pas simple! Et une fois situé le travail, le faire, tâcher de le faire.
S'appliquer à le faire.

Le problème aussi avec le travail, c'est de parvenir à remplir sa vie avec.
Si on y parvient, là, c'est bien, ça peut faire une quantité considérable de
travail une vie de durée moyenne, parce que, tout de même, une vie de
longueur normale, on peut y loger une sacrée quantité de travail!
Surtout si le travail est librement consenti, correctement rémunéré,
humainement enrichissant, qu'il évite à celui qui le fait la monotonie,
l'épuisement physique, l'asservissement à toute autre volonté, l'illégalité,
la clandestinité, l'ennui...

Quoique l'ennui...
L'ennui a ses charmes, l'ennui et la paresse qui l'accompagne souvent.
S'ennuyer un peu.
C'est vivre, aussi bien, que de céder à son ennui : si cela pouvait aller
jusqu'à écouter son propre sang couler dans ses veines ou jusqu'à écouter
naître ou mourir ses propres cellules, c'est selon...
Regarder ce qui nous entoure, zoom avant et passage au flou, entrer,
mentalement, dans une matière devenue molle et perméable, s'y installer
et y laisser passer le temps! Faire la planche!

D'ailleurs, l'ennui fait partie du travail. De ce travail.
Je vais m'ennuyer, trente minutes, une heure ou plus peut-être, à errer
dans l'endroit du travail, à arpenter en suivant les lignes qui séparent
les panneaux de bois du sol ou en décrivant des quarts de cercle qui
viennent tangenter ces lignes, à taper dans le ballon dégonflé qui traîne
par là en visant une chaise pour qu'il, le ballon, roule entre ses pieds,
ceux de la chaise, à regarder par la fenêtre si les bonnes sœurs du couvent

voisin sont aux champs ce jour ou si le tournage de ce feuilleton si apprécié se passe dehors, sous le studio, comme parfois quand il s'agit des scènes de commissariat...

Rêver aussi, laisser arriver les choses, espérer qu'elles arrivent!

Et puis, parfois, un signal!

On finit par s'ennuyer de l'ennui peut-être, ou bien c'est une idée qui passe par là, par la tête, ou une musique qu'à force de désœuvrement on écouterait, ou encore un objet, posé sur le plateau et qui ouvre une porte de réflexion, de pensée....

Un objet ou, encore mieux, un corps sur ce plateau, qui s'expose à nous et nous parle, à sa manière à chaque fois unique, nous parle et nous fait peut-être nous sentir vivants!

Stop!

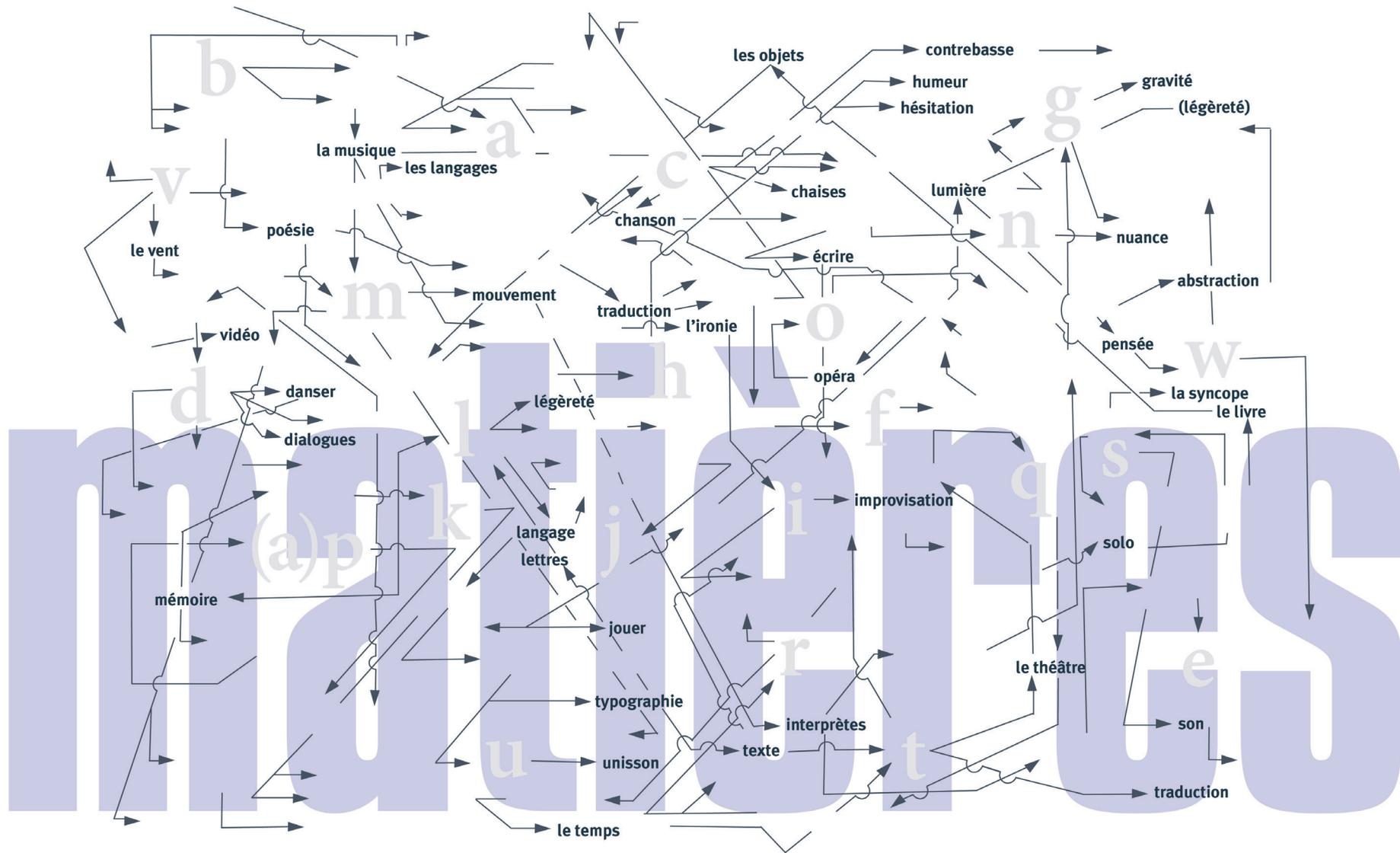
Georges Appaix



STOP!

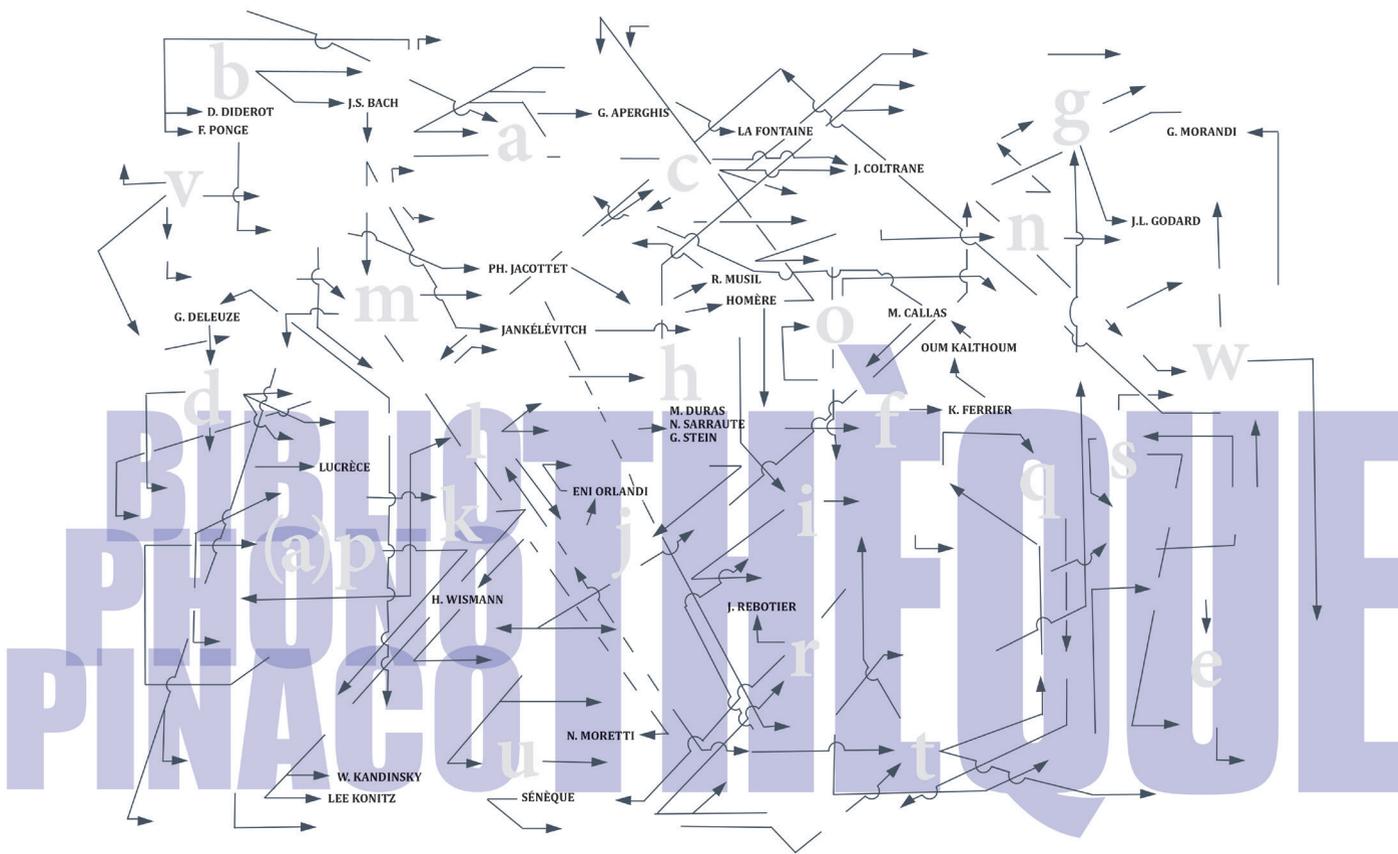
et j'en oublie !





V → **VERS UN PROTOCOLE DE CONVERSATION ?**
 ↓
le vent

M. VENINO
 A. BERNARDESCHI



Des lettres, des mots, des noms, des titres précisément dispersés sur un territoire, un espace où trouver, comme au jeu de go, les stratégies de passage, les voies de connexion, d'écho, de mémoire, de projection... Cet espace segmenté mais fléché, dispersé mais relié pourrait être le dessin d'XYZ, qui surgit en trois langues : celles du web, du papier, de la scène ; sur l'écran, sur ces pages ici-même, au plateau, devant vous.

13

Trois langues pour l'amour des mots. Sous toutes leurs formes, écriture, conversation ou chant, sous toutes leurs textures, clarté et glossolalies.

Généalogie des auteurs aimés, collecte de chansons et poèmes, répétition des amours et des empêchements, refrains des dialogues poursuivis au fil des questions, des silences et des embarras.

Mots aimés pour eux mêmes (quelle beauté, cette succession de traits!), pour leur sens et leur son, leur senson, leur chanson. Mots glissés dans le corps des danseurs, mots épris de mouvement et charmés par le rythme, formés, transformés au pli du coude par celui-ci en reste muette et celui-là, qui la traduit toute entière.

Car le protagoniste, l'ami, l'amoureux, l'inventeur, le danseur traduit la situation et situe la traduction exactement là d'où elle doit dériver : en impermanence jouissive, en impertinence libertaire.

La traduction est un état transitoire. Comme on sait, traduire c'est trahir un peu. Forcément, quand on traverse, on verse un peu à soi.

Fin d'alphabet, le corps-à-corps des lettres bouge encore - de la figure au phonème et retour, des artistes à vous qui, comme toujours, tenterez de n'en pas perdre une miette. Comme toujours, peine perdue : l'affaire est généreuse, elle disperse sa joie aux confins de l'effacement.

Tout fuit, n'est ce pas... ?

Mais un peu d'énigme ne nuit pas au plaisir.

Christine Rodès



C'est ce que tu fais, là...

Ça m'a fait penser à ce jour, l'année dernière, quand... quand je m'étais tout-à-coup détaché de ma vie, quelques minutes, une... une rêverie, une parenthèse et... et j'avais eu cette sensation d'une sorte de... de lucidité ou en tous cas d'attention, d'attention redoublée sur les choses !

Et cette absence, cette parenthèse, m'avaient donné envie de faire des choses, disons inattendues, physiquement, de parler, pour ainsi dire, avec mon corps, moi qui suis habituellement maladroit, engoncé et contraint dans ce corps, timide aussi... Je m'étais mis à bouger d'une étrange manière, comme pour dire, traduire cet état particulier. Directement, très directement mais aussi attentivement, consciemment... G.A

le temps

TORGNOLLES

le théâtre

t

question de goûts

Je vais me remettre à marcher, j'ai remarqué tout à l'heure, entre deux de mes pas, qu'il y avait un espace dans lequel mon corps aurait voulu glisser quelque chose, quelque chose d'autre... Une décision de mon corps totalement inattendue, surprenante, sans motif ! Un coup de crayon, un coup de crayon du corps ! G.A

Rien
que
cette
ampoule
dans
l'obscurité
du
théâtre

Ça n'est pas du travail!
Ça n'est pas non plus du loisir!
Ça n'est sûrement pas une
cérémonie ni un moment
d'exaltation extrême, une perte
de soi; non...
C'est difficile en général.
C'est fatigant.
C'est parfois surprenant,
ça peut-être très joyeux.
On en rêve.
On s'inquiète du costume.

On transpire, surtout
les hommes.
On s'oublie, puis quelque
chose nous ramène
à la conscience de ce
qu'on est en train de faire,
de dire, et là ça peut être
dangereux, puis on s'oublie
à nouveau et on effectue
à travers ces allers-retours
ce pourquoi on est là!
On peut s'amuser.
C'est parfois toute une vie.
C'est rarement satisfaisant.
C'est irremplaçable. G.A.

le livre!

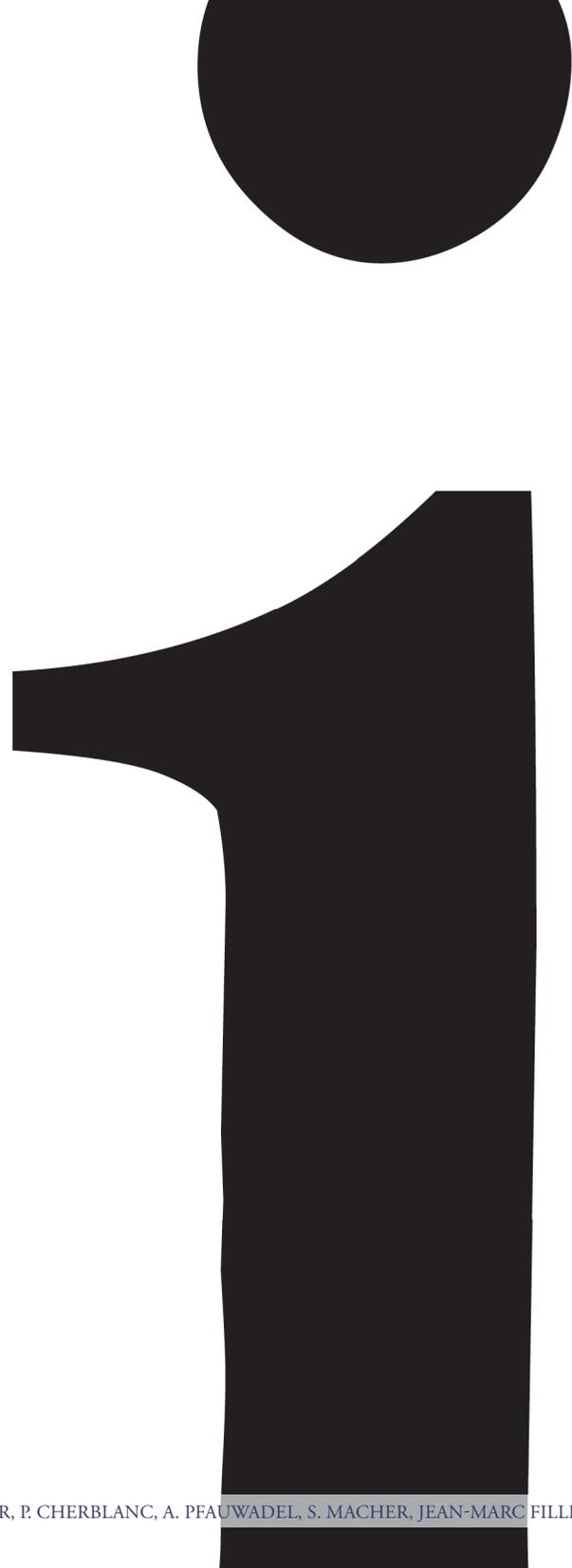
SEXTET MOUVEMENTÉ POUR SALLE DE LECTURE

creuser dans la
langue une
langue
étrangère,
porter tout
le langage
à une sorte de
limite musicale.

Univers light oblique

et

Gilles Deleuze, in *L'Abécédaire, lettres E,G,D.*



Immédiatement! Là,
tout de suite.

21

« Le temps présent est très bref,
au point d'ailleurs que certains le
jugent inexistant. En effet, il est
toujours en mouvement, il s'écoule
en toute hâte. »

Sénèque, in De la brièveté de la vie.

solo

M
U
S
L
R
LE CONTE DU TAILLEUR
B
E
R
T

GAUCHE-DROITE

Hypothèses fragiles

de et par

f

m. encore !

Tu aimes danser ?
 Tu crois que cela suffit ?
 Tu vas bien ?
 Tu supportes bien le peu d'importance...
 non, je voudrais plutôt dire...
 le peu d'effet que ton activité a, semble
 avoir en tout cas, sur le reste, sur les autres ?
 Tu es joyeuse quand tu dances ?
 G.A.

« La logique
 d'une pensée
 est comme
 un vent qui
 nous pousse
 dans le dos,
 une série de
 rafales et de
 secousses.
 On se croyait
 au port, et
 l'on se trouve
 rejeté en
 pleine mer,
 suivant une
 formule de
 Leibniz. »

Gilles Deleuze, in *Pourparlers*.

antiquités

homère

0 **ONCE UPON A TIME**

ou

abstraction



comme anagrammes

l'aile s'use
 la sise élue
 u le laisse
 si le saule
 lisa seule
 sale seuil!
 élu se sali(t)
 l'asile sue
la liseuse

basta!

« ... Ainsi, à l'épaisseur
 des choses ne s'oppose
 qu'une exigence d'esprit
 qui, chaque jour, rend
 les paroles plus coûteuses
 et plus urgent leur
 besoin... »

Francis Ponge
 in *Le Parti pris des choses*



LANGUE À PART

Dès l'expérience d'«Antiquités», cette sensation d'être arrivée en pays Analogue. Je m'y trouvais le cœur heureux. Sans doute la fréquentation d'amis aussi divers que les présocratiques, Lewis Carroll, Dada, Perec m'avait ouvert la voie d'une pensée fragmentaire et joueuse, jaseuse, joyeuse. Et puis cette façon de chantonner la danse, de balader les images, de faire chœur pour un oui pour un non, tenait à mes yeux de la poésie et du cabaret plus que du théâtre. Un art ludique, allusif où le sens et le non-sens faisaient bon ménage, sans confusion. Un art du multiple où tout pourtant se répondait.

Rien de cette joie ne s'est démenti, de A à Z.

Pour ceux qui aiment la sincérité frottée d'absurde, les propositions paradoxales, accolées sans compromis et pourtant de la même eau, c'est le Pérou. Ou plutôt, la Méditerranée.

Analogie

C'est bien là d'ailleurs, en terre grecque, que s'est forgé le beau mot d'Analogie, une façon de penser la logique, la règle à rebours ou à nouveau, une formule du malin Pythagore pour ramener des termes inégaux à une identité de rapports. La puissance poétique de l'Analogie, c'est d'inscrire des éléments disparates, isolés, dans une continuité, de faire correspondre leurs différences et leurs singularités. De produire l'unité à travers la pluralité et de mettre en correspondance des entités distinctes mais équivalentes. On dit aussi que c'est une façon de se tenir entre l'univoque et l'équivoque.

Ce système de signes avec passerelles irrigue à mes yeux toute la chanson de Georges Appaix. On a déjà dit beaucoup sur l'humour des pièces, le travail au corps des mots fondus dans le décor ou balbutiés, criés, chantés, roulés dans la gorge, pliés à l'aine d'un danseur. Ajoutons donc que cet univers singulier, cohérent, récurrent à travers vents et marées est un territoire de l'Analogie : habité d'interprètes venus de la danse, du théâtre, de la performance ; aimanté de citations de penseurs ou de poètes, de textes d'Appaix et des danseurs ; panaché de rock, de jazz, d'opéra, de fanfares et chansons populaires, de traitements électroniques, d'images plastiques et cinématographiques.

Bouts fléchés, à l'oblique

Le Divers dans toute sa disparité, pas sa désunion. Les ruptures, les volte-face du spectacle assument les syncopes du rythme et délirant un peu, délivrant leur fantaisie, elles peuvent perdre la boule, pas l'étoile.

D'où ce mouvement incessant, incessamment rompu et repris ailleurs, plus loin, comme rajeuni d'avoir brisé ce qui pouvait devenir système, discours, narration. Une flèche court

sous les intermittences, c'est un segment de droite orienté, directionnel : un vecteur.

C'est étonnant la manière dont les choses s'enchaînent, une idée en entraîne une autre on dirait, rien ne se fige, rien n'est arrêté, rien ne paraît te satisfaire, tu vas d'un mouvement à un autre, d'une séquence à une autre (...)

C'est comme quelque chose à quoi on n'aurait pas pu penser mais qu'on reconnaît quand même! Qui était là, quelque part, dans un recoin de nous-même... («What do you think?»)

Allez savoir, la rupture de la continuité est peut être le ciment de la forte identité de l'œuvre. Car le sens linéaire d'un texte ou d'une chorégraphie inféode le spectacle à sa logique. Ici l'on compose, par segments et suspens, une comédie musicale un peu Dada, un brin Marx Brothers, très Godard première manière... Appaix s'inscrit, à sa façon, sans le revendiquer, dans une lignée d'indisciplinaires qui manient les ciseaux de l'humour. *Moteur* et *Coupez* dit le cinéma - et l'on entend le *Silencio!* du Mépris dans «Antiquités».

Dans l'entre-deux

34

Michel Foucault écrivait dans «Les mots et les choses» que *l'analogie assure le merveilleux affrontement des ressemblances à travers l'espace. Son pouvoir est immense car les similitudes qu'elle traite ne sont pas celles, massives, des choses elles-mêmes, il suffit que ce soit les ressemblances, plus subtiles, de leur rapports. Ainsi allégée, elle peut tendre, à partir d'un même point, un nombre indéfini de parentés.*

On retrouve, dans la musique et le décor des pièces cette ressemblance, ce fil de légèreté qui unit les interprètes, les lieux et les choses.

Olivier, qui signe le son depuis toujours, souligne combien musique ou chanson s'intègrent à un son global, amplifié par la loupe sonore des micros et articulé, mixé, monté comme souvent au cinéma, loin du naturalisme.

Longtemps le son embrassait le sens des mots, le pétrissait, le bousculait, interrogeant les limites respectives de l'informe et du langage. Dans les dernières pièces, le texte gagne et s'affirme, l'écriture de Georges Appaix est soucieuse de préciser un état, un mouvement de pensée, une forme de travail : *Tu prépares quelque chose en marchant, quelque chose se prépare, une réaction chimique, comme au laboratoire, pensée + marche donne.../Il se met à danser / Ah! Ça c'est différent! C'est très différent ça, c'est drôle!*

C'est comme quelque chose à quoi on n'aurait pas pu penser mais qu'on reconnaît quand même! Qui était là, quelque part, dans un recoin de nous-mêmes...

La scénographie? Ajourée, pour le moins.

Des parois opaques percées de portes masquées, des bibliothèques tout en niches évidées, une «portière» de souples lanières desquelles surgissent les danseurs, un no man's land en forme de porte tournante... Et toute la virtualité des images vidéo : des linges claquant au vent, signes d'air, entre deux invisibles rafales; des filets, des tamis, des portées musicales, toutes matières entre vide et plein où filent, sur le fil, corps et notes de musique... Et dans «Once upon a time», les silencieuses silhouettes de Giorgio Morandi. Ces figures signalent leur présence dans l'entre-deux de la couleur, de la nature morte et vive, de l'abstraction figurative.

On peine parfois même à en distinguer deux du vide qui les sépare.



L'autre

Voici donc La Liseuse, petite société de scène très humaine, liée par une douceur et une fantaisie communes mais parfois rendue à la coexistence des solitudes.

Autrui est un monde possible écrivait Deleuze, il est mon semblable et mon autre et surtout, Autrui instaure et garantit la réalité du monde - chose impossible en solo.

Ces liseurs-chanteurs-danseurs, sont péripatéticiens, ils parlent en marchant, ils énoncent et se meuvent, s'émeuvent de l'énoncé. Ils ont des affinités jusque dans leurs désaccords et partagent toujours les tribulations de la langue – étymologies fantasques, fables d'alphabets, assonances et allitérations...

Le jeu sonore est un beau penchant, il peut s'échapper vers le gromelot ou le virelangue compacté : *Que lis tu là, quelituladonc, cecilutudisquoi?* s'interroge Georges Appaix dès «Gauche-Droite». À l'oreille, c'est concassé et glissant, ça sautille, penché pour garder l'équilibre dans les vitesses de la phrase. Visuellement, la ligne des corps biaise face au micro, *de gauche à droite*, et le son manque, tout troué. Analogie, au pied de la lettre.

De tout ceci, on comprend le rapport d'Appaix à la traduction, cette façon de laisser aux interprètes leurs langues propres, orales ou gestuelles et de tenter sans cesse entre elles des traductions personnelles, affectives, utopiques...

Barbara Cassin, qui s'y connaît, assure que l'intéressant, dans la traduction, *c'est que c'est un savoir-faire avec les différences. Au lieu de les gommer elle essaie de les faire communiquer. On ne cesse de mesurer les écarts et de travailler dedans.*

Voilà, chez Appaix, c'est un peu pareil : on travaille beaucoup à mesurer les écarts pour y jeter des ponts.

Souvent l'affaire commence par des déficiences sensibles et sensorielles, face à l'autre on n'y voit goutte, on est dur d'oreille, on reste coi et si l'on parle, c'est en lapsus...

L'écart peut n'être qu'un interstice où faufler une complicité. Mais parfois c'est un trou, une surdité, un malentendu, une indifférence... Au feu les pompiers! Pour sortir de l'impasse, on appelle à la rescousse la musique, la danse à l'unisson, la traduction, toutes les réserves de l'Analogie...

La danse aussi balance entre deux états. Elle peut être très personnelle et nullement partageable - ce sont les frénésies de François, les caracolants zig-zags de Jean-Paul, les suspens de Pascale, le patinage rêveur de Sabine, la virtuosité claire de Mélanie, l'élégance de Carlotta, la geste sensuelle de Maria...

Ou bien ce sont les danses à l'unisson, surtout jazzées, qui gagnent tout le plateau, mazette, et qui pourraient ne pas finir sauf à être brusquement rompues, interrompues - ce qu'elles sont toujours. Là, bien ensemble, tous prennent un peu l'allure-Appaix : épaules de biais, bras largement ouverts en branches latérales, le corps légèrement oblique et pressé par les notes, poussé dans la musique - et allez, allez donc, tracez, avanti presto!

Mais bon, aussi réjouissantes soient-elles, ces partitions et ententes collectives n'effacent pas les questions. Des questions qui viennent et reviennent encore, tout au long de l'abécédaire, de «M. encore!» à «What do you think?».

35

Voyez cette femme occupée d'elle-même et cet homme occupé d'elle. Parce qu'il ne supporte pas la contention du silence, l'homme du M demande: *À quoi tu penses? Donne m'en un peu... ta pensée, donne m'en un peu!* Et l'homme du W:

Je te regarde et je te vois, je te vois bien, je te vois précisément, je pense à ce que tu fais, j'essaie d'imaginer ce que tu vas faire. Et je me dis, si je pouvais voir, là, tout de suite, ce qui se passe dans ta tête (...)

Ou alors il se prend à espérer: *Avec vous, je sens que c'est possible, possible d'avoir une conversation. Parlons simple.* Mais une fois ouvert, le dialogue circule en boucle, s'emballe dans ses prémisses sans jamais dérouler son sujet.

Il faut croire que le sujet est dans les prémisses. Ou que le traitement du sujet n'est pas le sujet de Georges Appaix.

Ordre et désordre

Retournons donc aux sources, aux tasseaux et aux planches de « Question de goûts », aux bases d'une architecture à assembler, à l'image des lettres de l'alphabet dans le langage... Georges Appaix ditdanse. Seul en scène, il éprouve les possibilités de la situation, il tient ensemble les fondations, les protocoles, la structure qui rassure. Cependant, *entre deux de (s)es pas*, l'interstice veille, l'incitant à *ne pas vraiment faire quelque chose mais plus vraiment ne rien faire*. Ce genre de doute spatio-temporel, ce suspens au bord des choses a pour effet de scotcher la scène et le public au pur présent.

Il faut alors croire qu'en compagnie des autres, *entre écriture et improvisation*, un petit démon emballe la machine, infiltre du chaos dans la logique, et pousse la règle au dérèglement. Nombre de séances de travail avec les interprètes suivent d'ailleurs ce chemin.

Et les objets, direz-vous?

Ils sont partout, mais peu fiables. Les livres, les bouteilles changent d'usage et même d'état. Montaine, brandissant un cintre: *Ceci est un bateau de pirate*. Et François, froissant un papier craft: *Ceci est une fraise des bois!*

Jusqu'aux chaises, tenez, qui s'invitent si souvent au plateau. Il n'y a pas plus ordinaire, plus quotidien; mais celles où l'on s'assoit pour attendre, celles où l'on grimpe pour gagner de l'espace peuvent tourner à l'embrouille, on s'y emberlificote facile... Corps, chaises ou langage ont tendance à décaler, dérapier, délirer, déglisser... Le désordre n'est jamais loin, et il n'est pas tant une menace qu'un ordre caché, l'intime envers des apparences.

On pourrait aussi dire qu'il y a analogie entre les corps textués des interprètes passant de la figuration à l'abstraction et le corps de la lettre dans les calligrammes, pictogrammes, anagrammes des poètes. La danse en écho aux encres d'Henri Michaux si bien nommées « Mouvements » ou « Par la voie des rythmes ». Tous de la grande tribu du sens mobile dans le chahut de la forme, la forme dansante.

Et puis enfin il y a la voix dans tous ses états, un murmure, une rumeur, une humeur dialoguée ou chantante, rythmée en syncopes très claires d'où naissent bafouillis, babil, sabir et méli-mélo mais jamais de jargon – l'entre-soi obscur des spécialistes n'est ici pas de mise.

En somme, on s'emmêle facilement les pinceaux à La Liseuse, mais le désordre n'est jamais confus; il semble parfois même aussi rigoureux que le bégaiement soutenu d'un poème de Ghérasim Luca.

Court et désirable

Et d'où vient cette obsession du bref?

Homère déjà avait réparti le Temps: aux dieux l'immortalité du *toujours*, aux hommes la brièveté du *jour*, l'instant volatil qui met en jeu leur force vitale, leur *aïon*.

Appaix, sans doute pressé de vivre, redouble de fugacité.

« Je ne sais quoi » est l'éloge du bref, du sec, du rude, du court, soi-disant prescrit par Marullus, relayé par Pascal Quignard. Et par Appaix qui applique ces contraintes au spectacle pour saisir l'oreille, toucher l'esprit, brusquer l'attention, inquiéter le rythme du cœur - et surtout rester sur sa faim. En attente, en éveil...

On voit bien qu'ici le désir prime sur le plaisir, le désir maintient l'*aïon*. Francis Ponge, un vieil ami de Georges Appaix, n'a d'idées qu'incomplètes, *oiseaux de passage* et éclairs de foudre qui illuminent la conscience, avec le sentiment *du hasard de leur étincelle*, de leur beauté – *quelle merveille, une pensée!!!* –, la certitude de leur séquençement – *qu'importe donc l'éclair puisque le suivant aura le même effet*. Ainsi émerveillement et raison travaillent ensemble à maintenir la curiosité... et l'obstination. *Entête-toi*, monologue Georges.

Analogie... Le mot a surgi comme surgissent les déesses auprès d'Ulysse. En apparition simple, évidente.

Cette ressemblance des différences, cette analogie qui court entre mots, silence, musique, corps et objets mène assez régulièrement au paradoxe, à ce qu'Appaix suppose être *une joyeuse inquiétude*.

Peut-être bien qu'un tout petit hiatus court dans la trame des jours... Un oxymore en acte, un genre de double tiroir quotidien, naturel, qui unit ce qui semble éparé.

Rêveurs, encore un effort, gardez les sens grand ouverts.

Christine Rodès



Ce livret est publié dans le cadre de la dernière création de La Liseuse :
XYZ ou comment parvenir à ses fins¹
création chorégraphique 2019 de Georges Appaix pour 8 interprètes.

« En trente-cinq années de créations, le Marseillais a déroulé sous nos yeux un abécédaire chorégraphique qui touche ici à sa fin. XYZ s'annonce d'ores et déjà comme son manifeste ultime, son pas final vers la liberté de laisser une œuvre à laquelle il faut avoir goûté au moins une fois, sous peine de passer à côté des plus délicieuses saveurs jamais sorties de nos cuisines chorégraphiques. »

Thomas Hahn pour le Théâtre de la Ville

Ce livret répond à un désir d'associer à la création d'**XYZ** un objet papier qui reflète la présence des mots dans ce travail et affirme un goût particulier pour la chose écrite.

Face à la danse, ou à côté d'elle, les mots, le langage ; et leur support, la voix, qui nous ramène au corps comme à l'esprit. Pas de voix sans corps. Cette confrontation ou ce compagnonnage du mouvement et de la voix traverse la quasi-totalité du travail fait au fil des années et des spectacles de La Liseuse.

Important, ce travail l'est par sa durée dans le temps et la masse d'expériences conduites avec les danseurs de la compagnie en bientôt trente-cinq années ; il peut l'être aussi par les questions qu'il n'a cessé de poser et de se poser à lui-même sur une certaine idée d'un corps en mouvement ainsi que sur la situation de spectacle et la relation avec le public.

J'ai sollicité Christine Rodès, critique chorégraphique et témoin privilégié du travail de La Liseuse pour qu'elle écrive, à nouveau, sur ce travail ; j'ai moi-même écrit un texte qui en parle de manière beaucoup plus subjective ! Francine Zubeil, à partir de propositions que je lui ai faites, a réalisé le graphisme général du livret sur la base de créations typographiques illustrant l'abécédaire chorégraphique de la compagnie. Je tiens à les remercier toutes les deux de la qualité de leurs réponses. Nous avons essayé de faire apparaître un bel objet / texte à partager avec les spectateurs de l'ultime création, ***XYZ ou comment parvenir à ses fins***.

Georges Appaix

1. production du spectacle ***XYZ ou comment parvenir à ses fins*** : La Liseuse en coproduction avec : Les Quinconces - L'Espal, scène nationale du Mans ; le Théâtre de la Ville - Paris et la Mac de Créteil en collaboration avec Micadanses - « Faits d'Hiver » ; le Théâtre Joliette, scène conventionnée pour les expressions contemporaines ; marseille objectif DansE ; le Théâtre Garonne, scène européenne ; La Place de la Danse, CDCN Toulouse - Occitanie ; POLE-SUD le Centre de Développement Chorégraphique National de Strasbourg ; Théâtre Gymnase - Bernardines, Marseille et le Pôle Arts de la Scène - Friche la Belle de Mai à Marseille.

une production **La Liseuse**
conception éditoriale **Georges Appaix**
rédaction des textes **Christine Rodès** et **Georges Appaix**
conception graphique **Francine Zubeil**
coordination de la publication **La Liseuse**
imprimé sur les presses d'**Orta**, Avignon en juillet 2019

ou comment parvenir à ses fins

www.laliseuse.org

La Liseuse
Friche la Belle de Mai
41 rue Jobin
13331 Marseille cedex 03
tél. **+33 (0)4 26 78 12 72**

direction **Georges Appaix**
administration **Tatiana Pucheu-Bayle**
contact@laliseuse.org
diffusion **Pascale Cherblanc**
production@laliseuse.org

La Liseuse est une compagnie conventionnée avec le Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur et la Ville de Marseille. Elle est subventionnée par le Conseil Régional Provence-Alpes-Côte d'Azur et le Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône. Elle est en résidence à la Friche la Belle de Mai à Marseille.